



EN REGARDANT L'EAU DESCENDRE (*)

L'eau descendait. Le jour fuyait. L'heure était triste.
Je songeais, en pleurant, à l'amour qui réside
Quand tout le reste passe et s'en va dans la nuit.
Oui, tout le reste meurt, oui, tout le reste coule,
Espérances de gloire ou vivats de la foule,
Comme l'eau qui descend, comme le jour qui fuit.

Et je disais : " Amour, aurore qui te lèves
Sur l'hiver du sommeil et la brume des rêves,
Astre tout baigné d'or, mais tout trempé de sang,
Toi qu'on connaît cruel, toi que l'on croyait tendre,
Puisses-tu disparaître à ton tour, et de cendre
Comme le jour qui fuit, comme l'eau qui descend ! "

L'eau descendait. Le jour fuyait. Le couchant sombre
Dans un morne silence allait épouser l'ombre.
Sous le frisson du soir un rossignol chanta.
" L'amour s'en va .. " disais je, — et je voulais me croire ;
Et j'ai déjà peur, tant la nuit était noire !
— L'eau descendait. Le jour fuyait. L'amour resta.

Charles Fuster

LA GEANTE DU NIDECK
(LÉGENDE ALSACIENNE)

Le château du Nideck, en Alsace, est aujourd'hui en ruines. Autrefois — il y a des ans et des siècles — c'était une immense et splendide demeure, une forteresse redoutable, fièrement perchée au sommet de la montagne.

Immense, il devait l'être, en effet, ce vieux manoir, car ses habitants n'étaient

point des hommes ordinaires, mais de formidables géants.

Le seigneur, qui passait son temps à chasser les aurochs dans les forêts des Vosges, semblait, de son front, toucher le ciel. Les sapins centenaires paraissaient, à côté de lui, d'humbles arbustes ; il franchissait d'une enjambée les plus larges vallées, d'un coup de sa massue de guerre, grande comme une tour, il creusait des précipices effrayants, puis les comblait en faisant rouler les rochers du bout de son petit doigt. Quand il avait tué un aurochs, sorte d'énorme taureau sauvage aux cornes recourbées, il le chargeait sur ses épaules comme s'il se fût agi d'un petit agneau, le rapportait triomphalement chez lui et se le faisait apprêter pour son repas.

Personne n'osait se mesurer avec lui. Tout le monde craignait sa force invincible. Pourtant, le géant du Nideck joignait à sa puissance redoutable une exquise bonté, cette douceur des forts, qui a tant de charme. Il respectait les faibles et les humbles, prenait leur défense en toute occasion. Il ne souffrait pas qu'on fit du mal à ses paysans, et lui-même s'efforçait, dans ses courses vagabondes, de ne point endommager leurs cultures.

Le géant avait une fille, Berthe, âgée de dix ans, qu'il chérissait. Elle était si grande, qu'elle semblait devoir atteindre une plus haute stature encore que son père.

Dans son ignorance du monde, elle n'était pas aussi soigneuse du bien des autres. Maintes fois, en voulant s'amuser, elle s'était rendue coupable de terribles méfaits, avait déraciné des arbres, écrasé des bûcherons sous des quartiers de roc. Dès lors, on lui avait défendu de s'éloigner, seule, du château. Elle pouvait se promener dans l'im-

mense cour d'honneur, mais ne devait pas franchir sans permission le pont-levis.

Cela ne faisait pas le compte de l'enfant. Elle voulait s'en aller bien loin, là-bas, dans cette belle campagne qu'elle voyait de sa fenêtre, mais qu'elle ne connaissait pas encore, et où l'on devait si bien s'amuser. L'espace et la liberté l'attiraient comme tout ce qui est défendu.

Un jour, elle résolut de mettre son projet à exécution. Elle profita du moment où son père, à peine rentré de chasse, se mettait à table, et où tous les domestiques étaient occupés à le servir. Elle se glissa dehors, descendit la montagne en trois pas, et se trouva dans la plaine.

Là, ce fut un émerveillement. Le soleil près de se coucher, dorait les blés presque mûrs qui ondoyaient au vent, semblables aux vagues de la mer. Berthe croyait marcher sur un tapis merveilleux, riant de sentir les épis lui froler les chevilles et la piquer un peu quelquefois.

Elle avançait toujours, enchantée, ne se doutant pas du désastre qu'elle laissait derrière elle. Les champs étaient foulés comme si déjà les fléaux y eussent passé, comme si une armée entière y eût campé. Ses pieds buttaient contre des fermes et les faisaient voler en éclats. Un seul de ses pas saccageait tout un carré de vignes, brisait les échafas, broyait les sarments et les raisins déjà formés.

Les paysans, le bétail fuyaient en tous sens, avec des cris d'épouvante et des supplications qu'elle n'entendait même pas, absorbée dans le ravissement de ses découvertes.

Tout à coup, elle s'arrêta, battant des mains. Elle venait d'apercevoir, par terre, un laboureur qui essayait de sauver ses bœufs et sa charrue. Elle se baissa, toucha l'homme comme une mignonnette, trouva très drôle l'expression terrifiée de sa figure. Les bœufs aussi la charmèrent, elle les prit en mains, les examina, se mit à rire de leurs beuglements d'effroi. Puis, elle contempla la charrue, passa son doigt sur le soc qui brillait au soleil.

Alors, une idée merveilleuse lui vint. Elle étendit son tablier sur le sol, y posa bœuf, charrue et paysan, rassembla les quatre coins et remonta en courant au château, toute joyeuse de sa belle promenade.

Le seigneur n'avait pas encore achevé son repas.

Berthe se précipita dans la salle et sauta au cou de son père en s'écriant :

— Si tu savais ce que j'ai trouvé, ce que je rapporte ! Oh ! de beaux jouets ! Jamais je n'en ai eu de pareils. Ils sont vivants !

— Voyons, fit le père avec un sourire.

Mais quand Berthe eut de nouveau étalé son tablier, et que le laboureur apparut, avec les bœufs qui mugissaient de terreur, le visage du seigneur devint menaçant.

— Où as-tu pris cela ? demanda-t-il, d'une voix brève.

L'enfant indiqua la campagne.

— Là-bas ! dit-elle, un peu confuse.

— Tu m'as donc désobéi, reprit le père, sévèrement. Je t'avais ordonné de ne jamais descendre dans la plaine. Tu viens de faire un bien grand mal, ajouta-t-il, en allant vers la fenêtre et en considérant les champs dévastés, les blanches maisons démolies. Tu as détruit en un instant le labour de tout une année. De pauvres gens ont travaillé, ont arrosé la terre de leurs sueurs, et toi, pour satisfaire un caprice, tu leur prends leur nourriture de cet hiver. Car, sache le bien ; ce que tu appelles des jouets, c'est un laboureur, ses bœufs et sa charrue, c'est-à-dire l'homme, les animaux et l'instrument auxquels tu dois le pain que tu manges... Tu vas reporter immédiatement ces prétendus jouets au pied de la montagne et tu auras, à l'avenir, encore moins de liberté. Quant à moi, je réparerai de mon mieux le mal que tu as fait... Tu vois, une fois de plus, les terribles résultats de ta désobéissance.

Jean Rival

Paris, 1892.



LE MAGASIN DES POUDRES DU FORT SAINT-LOUIS (QUEBEC)



U mois de juillet 1685, le marquis de Denonville, qui succédait à M. de la Barre dans le gouvernement du Canada, arrivait à Québec et venait habiter le château Saint-Louis, avec la marquise, sa femme.

Le fort et le château étaient dans un état pitoyable.

L'année même de son arrivée, le nouveau gouverneur fit construire, en dehors de l'enceinte du fort érigée par M. de Montmagny, à peu de distance de la rue des Carrières actuelle, le "magasin des poudres," objet de récentes discussions, que l'on a démoli au printemps de 1892, et qui a eu, par conséquent, près de deux cent sept ans d'existence.

Dans une lettre datée du 20 août 1685, M. de Denonville déclare lui-même qu'il fait construire ce magasin sans autorisation. Il en agissait ainsi à cause de l'urgence et du grand danger qu'il y avait de garder de la poudre dans le *mal nommé* château, disait-il, qui tombait en ruines, et dans la construction duquel il y avait tant de bois qu'il pouvait brûler d'un instant à l'autre.

Le magasin fut divisé en deux parties : l'une pour y mettre la poudre de la garnison du Fort, l'autre pour y mettre la poudre appartenant aux habitants. Cette division existait encore il y a quelques mois, au moment de la démolition du vieux bâtiment.

Voici le texte même de la lettre adressée par M. de Denonville au ministre, le 20 août 1685, au sujet de cette construction :

" Toutes nos poudres sont dans une maison toute seule au-delà de celle de M. de Meulle, dans le milieu d'un champ, à la merci du premier garnement qui voudra y mettre le feu. Il y en a une petite partie dans ce château mal nommé, où le feu peut y prendre très facilement. Je ne comprends pas comment on a pu ainsi demeurer tranquille en cet état.....

" Je vous demande pardon, Monseigneur, de ce que je fais faire un magasin suivant le modèle que je vous en envoie, avant de vous en avoir écrit et d'avoir reçu votre consentement ; ce qui ne m'arrivera jamais, à moins d'un péril aussi manifeste que celui-ci. Il ne coûtera au Roy pas beaucoup au-delà de douze cents écus. M. l'Intendant en a fait faire le marché au rabais, suivant le devis que Villeneuve, l'ingénieur que vous m'avez donné, en a fait ; on tiendra la main à ce que la maçonnerie soit bonne. Je crois que vous approuverez sa situation, que couvre en cet endroit le fort, qui ne vaut rien du tout. Je l'aurais fait mettre volontiers dans le fort pour épargner l'argent du Roy s'il y avait eu de la place suffisamment. Vous verrez, Monseigneur, que je vais faire une séparation afin que les bourgeois puissent y mettre leurs poudres, sans avoir aucune communication avec celles du Roy."

Lorsque, en 1693, le comte de Frontenac fit réédifier et agrandir le fort Saint-Louis, les nouveaux murs d'enceinte furent prolongés au-delà du "magasin des poudres" qui se trouva alors renfermé dans l'intérieur du fort, ainsi qu'on peut le voir par le passage suivant d'une lettre de M. de Frontenac et Champigny au ministre, datée du 4 novembre 1693 : " Pour l'enceinte du fort, elle avait été commencée dès l'autonne dernier, ayant jugé que c'était l'endroit où l'on devait plutôt employer les fonds ordinaires destinés pour les fortifications, non-seulement pour mettre en sûreté le magasin des poudres, qui était en dehors de la dite enceinte et fort exposé, mais encore parce que toutes les murailles tombaient en ruine, etc."

(*) Extrait du "Cœur," le livre tant attendu de Charles Fuster, lequel vient de nous arriver.